

tissement pour l'empereur. Il voulait montrer par ce choix de lettres comment le roi Joseph, avec ses idées tolérantes et douces, n'avait pas voulu suivre les conseils de son frère et l'avait accusé de ne pas connaître le pays, ignorance qui seule pouvait entraîner de si faux conseils draconiens. Mais, n'ayant pas observé les conseils de son frère, il avait dû quitter le pays. Il fallait donc montrer à Maximilien que Joseph avait fait naufrage, parce qu'il avait montré trop peu d'énergie.

Maximilien, dans la lettre du roi Joseph du 21 août 1810 (1), adressée à sa femme la reine Julie, pourrait voir son propre portrait. Cette lettre disait :

« Ma chère amie, je reçois la lettre du 28. M. d'Almenara arrivera avant la présente et l'instruira de l'état de mes affaires. Il est aussi mauvais que possible. Le mal me vient des insurgés d'un côté et de l'autre de la France ; car l'empereur est si trompé sur ce pays qu'il ne prend que des mauvaises mesures, et tout cela pour ne vouloir pas prêter l'oreille à ce que je lui dis. Il préfère s'en rapporter à des gens qui voient mal ou qui ont des intérêts différents des siens et des miens, qui je pense sont les mêmes s'ils consistent dans la prompte pacification de l'Espagne, seul moyen de rendre cette nation à ses sentiments naturels et à faire cesser une lutte qui tourne au profit des ennemis des deux nations.

« Si l'on veut tenir à l'Espagne ce qu'on lui a promis, me donner toute autorité sur l'armée, avoir en moi la confiance qui m'est due, l'Espagne sera pacifiée, amie de la France, dans un an. Si on continue dans le système commencé depuis février, toute l'Espagne sera bientôt une ardente fournaise, dont personne ne se tirera avec honneur. On ne connaît pas cette nation. Oui, c'est un lion, que la raison conduira avec un fil de soie, qu'un million de soldats ne réduiront pas par la force militaire. Tout est ici soldat, si on veut gouverner militairement ; tout sera ici ami, si on veut parler de l'indépendance de l'Espagne, de la liberté de la nation, de sa constitution, de ses Cortez. Voilà la vérité, qu'on choisisse.

« Le temps prouvera ce que je dis. Conserve cette lettre, elle

(1) Le roi Joseph d'Espagne à la reine Julie, Madrid, 21 août 1810.

est prophétique. Quant à moi, je serai heureux de rester roi d'Espagne, si je puis faire le bonheur de la nation et m'acquiescer envers la France en lui faisant de la France (*sic*, le roi veut dire « de l'Espagne ») une bonne et utile amie ; c'est ce que je ne puis faire qu'autant que l'empereur aura confiance en moi. S'il en est autrement, si l'on veut établir des gouvernements militaires, je ne suis pas propre à cela ; je ne puis pas être le témoin de la flagellation des Français et des Espagnols. Je m'enveloppe de mon manteau et il ne me reste qu'à me retirer. On ne réussira pas par la rigueur et moi moins qu'un autre... Il est bien malheureux qu'il n'ait pu effectuer son voyage en Espagne ; il aurait jugé par lui-même et le sort de l'Espagne et le nôtre serait fixé. Mais cependant quel aveuglement est le sien de ne vouloir pas me croire. Qui est plus intéressé que moi à la pacification de l'Espagne ? Qui la connaît davantage ? »

Vraiment l'analogie était surprenante. Les pensées de Joseph étaient tout à fait semblables à celles que Maximilien avait exprimées à différentes reprises. Pierron voulut montrer, à la fin, jusqu'où le système du roi Joseph l'avait mené finalement et il citait les paroles suivantes de sa lettre du 24 août 1811 au maréchal Berthier : « Il faut que l'empereur connaisse la vérité. Je ne sais pas comment je payerai ma table dans huit jours. Sans argent, sans troupes, sans autorité, comment l'opinion peut-elle longtemps entourer un homme ? »

Ces dernières phrases rappellent d'une façon surprenante les paroles de Maximilien, adressées à Napoléon III, dans sa lettre du 27 décembre 1865 (1). Et comment les choses se terminèrent-elles en Espagne ? En 1812, après la bataille de Vittoria, le roi Joseph dut quitter l'Espagne pour toujours. Ces lettres avaient pour but de montrer que ce résultat n'était dû qu'à la faiblesse de Joseph. Pour Maximilien, elles devaient être un memento que seules la force, l'énergie et la sévérité impitoyables seraient de quelque recours, sans quoi ce serait le départ peu honorable, chose que Maximilien redoutait par-dessus tout.

Par ces moyens raffinés on voulait amener l'empereur

(1) Maximilien à Napoléon III, 27 décembre 1865. Vienne, Archives de l'État.

Maximilien à établir à la dernière heure, par des peines draconiennes et une énergie implacable, la paix et l'ordre dans le pays et rendre ainsi plausible le départ des Français et éviter que le monde dise qu'ils se soient retirés devant l'Union et devant Juárez, de plus en plus puissants. Entre temps, les États-Unis commencèrent de plus en plus ouvertement et d'une façon menaçante, à presser la France de renoncer à l'entreprise du Mexique. C'est en vain que Drouyn de Lhuys avait, en octobre 1865, donné ordre au représentant français à Washington d'obtenir la reconnaissance de l'empereur Maximilien par l'Union, avec la promesse qu'on retirerait alors immédiatement les troupes françaises stationnées au Mexique. On ne savait que trop bien à Washington que l'Union était capable d'obliger, par une intervention armée au Mexique, les troupes à partir sans conditions.

De même la situation toujours plus tendue, entre les puissances du continent européen, qui ne faisait que s'accroître depuis le commencement de l'année 1866, semblait donner à Seward la même possibilité d'agir énergiquement vis-à-vis de la France, comme jadis la guerre de Sécession avait permis à Napoléon d'user d'un langage aussi fier à l'endroit de l'Union. Maintenant la situation avait changé. L'impératrice Eugénie trouvait que les notes diplomatiques de l'Union étaient quelquefois très impolies (1), surtout une fois, lorsqu'on fit des représentations à Paris, à propos des lettres de M. Gwyn concernant la province de Sonora et qui avaient été interceptées.

Fin décembre Seward avait exigé très catégoriquement le rappel des troupes françaises, sans faire aucune promesse en retour. Le gouvernement français, par contre, faisait semblant de croire que l'Union aurait promis, sinon la reconnaissance, du moins une neutralité tacite à l'égard de Maximilien, pour ne pas devoir avouer sa défaite. En réalité, il ne s'agissait pas de cela. Il n'y avait plus de doute pour Napoléon sur la catastrophe qui pourrait atteindre ses troupes dans une rencontre avec l'armée victorieuse de l'Union, rencontre qui semblait presque inévitable.

(1) L'impératrice Eugénie à l'impératrice Charlotte, 28 septembre 1865, original. Vienne, Archives de l'État.

A cela se joignait la pression de l'opinion publique en France. On n'y avait jamais été enthousiasmé pour le Mexique, et Metternich rapportait de Paris qu'on disait que c'était une « mauvaise affaire » qui coûtait de l'argent et des hommes et ne rapportait rien. On craignait une guerre avec l'Union, dont profiterait uniquement l'Angleterre, rivale de la France. Même les quelques ministres, jusqu'à présent favorables au Mexique, étaient devenus hésitants dans leur opinion et suppliaient l'empereur d'en finir. Un orage menaçait à la Chambre. Drouyn de Lhuys ne cachait que difficilement sa peur devant les États-Unis, le ministre des Finances, Fould, déclarait ne vouloir, pour aucun prix, faire de nouveaux sacrifices d'argent. Le ministre de l'Intérieur, marquis de Lavalette, alors « l'homme du jour » à Paris, fit remarquer à l'impératrice que le rappel des troupes du Mexique, qu'il avait déjà conseillé l'année précédente, était devenu une nécessité indiscutable. La position de Hidalgo à la cour impériale était ébranlée. Il ne parvenait plus à faire arriver au couple impérial les lettres de ses amis, chose qui lui avait toujours été possible jusqu'à présent et avait été un des facteurs principaux pour les erreurs dans lesquelles il l'avait induit.

Tous les partis étaient unanimes dans leur opinion. Les libéraux disaient qu'on n'aurait jamais dû intervenir au Mexique, les légitimistes et les catholiques de la nuance de Gutierrez étaient ennemis des réformes libérales de Maximilien, les orléanistes se réjouissaient de l'embarras des partisans de Napoléon, et aussi l'armée était mécontente parce qu'elle regardait l'expédition au Mexique comme une cause sans gloire. Avec cela la guerre devenait de plus en plus menaçante en Europe, Metternich avait l'impression que le parti anti-mexicain avait fait de grands progrès auprès de Napoléon, qu'il ne triomphait pas encore, mais que le danger était imminent (1). Le prince se trompait, il triomphait déjà. Napoléon, saisi d'une crainte très forte, se décida à en finir. Le 15 janvier il écrivit à l'empereur Maximilien (2) :

(1) Rapport secret de Metternich au comte Mensdorff, Paris, 15 janvier 1866. Vienne, Archives de l'État.

(2) Napoléon III à l'empereur Maximilien, Paris, 15 janvier 1866. Original, Vienne, Archives de l'État.

« Paris, le 15 janvier 1866.

« MONSIEUR MON FRÈRE,

« Ce n'est pas sans un sentiment pénible que j'écris à Votre Majesté, car je suis obligé de lui faire connaître la détermination que j'ai dû prendre, en présence de toutes les difficultés que me suscite la question mexicaine.

« L'impossibilité de demander de nouveaux subsides au Corps législatif pour l'entretien du corps d'armée du Mexique et celle où se trouve Votre Majesté, de ne pouvoir plus y contribuer elle-même, me force de fixer définitivement un terme à l'occupation française. A mes yeux, ce terme doit être le plus rapproché possible.

« Cependant je vous envoie le baron Saillard, afin qu'après avoir pris l'avis du maréchal Bazaine, il s'entende avec Votre Majesté pour déterminer les époques du rappel successif des troupes, de manière qu'il ne se fasse pas brusquement, que la tranquillité publique ne soit pas compromise et que les intérêts que nous avons à cœur de sauvegarder ne soient pas mis en péril.

« Il demeure entendu d'ailleurs que la légion étrangère restera encore pendant quelques années au service de Votre Majesté.

« Si, comme je n'en doute pas, vous montrez l'énergie nécessaire dans cette circonstance difficile, si vous organisez solidement votre armée nationale et étrangère, si en réalisant toutes les économies possibles vous trouvez moyen de développer les ressources de votre empire, je crois que votre trône se raffermira, car le départ de nos troupes pourra être un affaiblissement momentané, mais il aura cet avantage d'ôter aux États-Unis tout prétexte d'intervention.

« J'ai fait écrire au maréchal Bazaine et à M. Langlais pour qu'ils aident Votre Majesté de leurs conseils et de leurs appuis.

« Je serais désolé, je le répète, que le pouvoir de Votre Majesté pût être ébranlé par une mesure que m'impose la force des choses.

« Je prie Votre Majesté d'exprimer à l'impératrice toute la part que j'ai prise à la mort du roi son père. La perte a

excité en Europe des regrets unanimes. Je vous renouvelle l'assurance des sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis de Votre Majesté

« Le bon frère,

« NAPOLÉON. »

En même temps l'empereur écrivit dans le même sens à Bazaine, lui fixant seulement comme délai le plus éloigné pour le rapatriement des troupes le commencement de l'année 1867. Le ministre de la Guerre, Randon, écrivit encore au maréchal que l'embarquement des troupes devait avoir lieu l'hiver prochain, et si possible déjà en automne 1866 (1).

Pour s'enlever à soi-même toute possibilité de revenir sur sa décision, l'empereur redonna le contenu essentiel de sa lettre à Maximilien dans son discours du trône, lors de l'ouverture de la Chambre. Maintenant on savait que la résolution était prise de se retirer du Mexique et on commença à presser pour que cela se fit bientôt.

Dans une lettre secrète à Bazaine (2), Napoléon compléta encore ses directives en disant que le maréchal devait ériger au Mexique « quelque chose de durable » pour que toute la peine et tous les frais n'eussent pas été pour rien. Pour cela il lui reste une année à une année et demie.

Napoléon y souligna aussi de nouveau son désir sincère que Maximilien pût se maintenir au Mexique, mais on pouvait déjà voir qu'il en doutait, du fait qu'il donnait des ordres pour une élection éventuelle d'un président de la République du Mexique.

La lettre de Napoléon arriva en pleine idylle de Cuernavaca, où Maximilien s'était réfugié pour quelque temps. Elle détruisait d'un coup tous les beaux espoirs fondés dans l'avenir. Le baron Saillard l'avait remise, conformément aux ordres reçus. L'empereur Maximilien fut profondément frappé et blessé dans son amour-propre. Il avait compté avec certitude que sa dernière lettre, si franche et si pleine de confiance,

(1) GAULOT, II, p. 232-233.

(2) *Ibid.*, II, p. 237.

ne manquerait pas de faire impression sur Napoléon. Il ne se faisait aucune idée exacte de la pression qui déterminait Napoléon et sous l'influence de laquelle il agissait. Après de longs pourparlers, il se décida à envoyer son confident Eloin avec une lettre à Paris, pour essayer encore une fois de faire changer d'avis l'empereur. Il lui donna, en outre, aussi l'ordre d'éclairer l'empereur sur l'affaire du colonel Dupin pour devancer une plainte éventuelle de Bazaine. Le lieutenant-colonel Loysel, ancien chef du cabinet militaire, fut également envoyé à Paris pour y étudier l'opinion publique et surtout pour savoir si Hidalgo n'avait pas contribué à ce changement d'opinion subit de Napoléon et pour demander des sous-secrétaires d'État français pour les ministères de la Justice, du Commerce et de l'Instruction publique. L'empereur disait même, qu'il avait été amené au Mexique en colin-maillard (1). On lui avait fait croire à Paris avant son départ que la pacification militaire du pays était terminée, qu'on pouvait se servir des emprunts pour les travaux de reconstruction et d'amélioration du pays. Tout enfin lui fut peint par Napoléon III en couleur de rose.

Et la réalité, comment la trouva-t-il? La dixième partie seulement du pays pacifiée, à deux heures de la capitale des troupes ennemies, les caisses vides, aucune armée nationale organisée, et maintenant on voulait le rendre responsable de tout ce qui avait existé longtemps avant que Maximilien ait touché le sol mexicain.

Dans la lettre qu'Eloin devait remettre à Napoléon III (2), Maximilien parlait donc sur un ton d'amertume et d'amour-propre blessé de ce que Napoléon se voyait réduit, sous une pression subite, à ne plus tenir compte des traités solennels conclus il n'y a pas encore deux ans.

« Je suis trop ami, écrivait-il, pour vouloir être, directement ou indirectement, la cause d'un péril pour Votre Majesté ou sa dynastie. Je vous propose donc avec une cordialité égale

(1) Baron DE BUFFIN, ouvrage cité, p. 157. Notes de l'empereur Maximilien trouvées dans les papiers d'Eloin.

(2) Empereur Maximilien à Napoléon III, Cuernavaca, 18 février 1866, copie. Vienne, Archives de l'État. Déjà reproduite dans OLLIVIER, VII, p. 556.

à la vôtre de retirer immédiatement vos troupes du continent américain.

« De mon côté, guidé par l'honneur, je chercherai à m'arranger avec mes compatriotes d'une manière loyale et digne d'un Habsbourg et je mets mon âme et ma vie au service de l'indépendance de ma nouvelle patrie... »

Arrivé à Paris, Eloin remit à Metternich la lettre de Maximilien, écrite dans une forme très digne, mais qui reflétait quand même ses sentiments profondément blessés, pour qu'il la remit à Napoléon. Tout de suite Eloin fut appelé aux Tuileries. Il trouva l'empereur, qui paraissait vieilli et d'une nervosité malade, dans un état de perplexité évidente. Après s'être enquis de la santé de l'empereur du Mexique, Napoléon dit (1):

« Je viens de recevoir une réponse de l'empereur. On voit qu'il est irrité, je ne lui en veux pas, je comprends l'effet qu'a dû lui faire la lecture de ma lettre. Mais que voulez-vous, il y a des circonstances où on ne peut pas faire tout ce qu'on voudrait. Il me serait impossible d'obtenir pour le Mexique un nouveau crédit des Chambres, et l'empereur m'a écrit lui-même qu'il ne se trouvait pas en mesure de remplir ses engagements financiers. J'ai donc dû forcément provoquer une solution, mais — vous comprenez — on peut s'entendre.

« L'essentiel est de calmer l'opinion et de modifier l'impression et aux États-Unis et aux Chambres. Il suffit d'indiquer des dates échelonnées plus ou moins éloignées. »

L'empereur déclara aussi qu'il avait donné au maréchal des ordres dans ce sens que les officiers, sous-officiers et soldats disposés à rester au Mexique y seraient autorisés et que, dès qu'on se serait entendu sur la nature des garanties à donner au gouvernement français, il s'occuperait lui-même de la réalisation d'un emprunt suffisant pour faire face à toutes les éventualités.

« Depuis que vous êtes en Europe, continua l'empereur, vous aurez pu vous rendre compte de l'état des esprits. Tous les renseignements qui nous arrivent de là-bas s'accordent à dire que l'empereur manque d'énergie, se borne à rédiger et à publier des décrets sans se rendre compte que souvent ils ne

(1) Rapport d'Eloin à l'empereur Maximilien, 30 mars 1866. Vienne, Archives de l'État.

pourront être exécutés. On prétend que, poussé par son besoin de produire, il se lance dans des utopies et que le côté pratique en souffre. »

Eloin s'efforça de rectifier les vues de Napoléon, qui lui paraissaient fausses. Sans doute il y avait du vrai dans les paroles de l'empereur, et Eloin oubliait qu'il était obligé de parler ainsi afin de déguiser sa retraite, devenue nécessaire, et donner à Maximilien une grande partie des torts afin de s'excuser de n'avoir pas tenu sa parole.

« Votre Majesté n'ignore pas, dit Eloin, que les relations entre l'empereur et le maréchal sont très tendues et deviennent chaque jour plus difficiles. Je n'ai pas mission de mon souverain d'entretenir Votre Majesté sur ce sujet, mais je crois remplir un devoir en le faisant. Jamais le maréchal n'a pu oublier qu'il avait précédé l'empire et commandé en maître, et dans ces derniers temps l'affaire Dupin a rendu sa position bien difficile. »

Eloin fit alors un récit de l'affaire et fit aussi lire à Napoléon les lettres de Bazaine, écrites à cette occasion. Celui-ci les rendit en fronçant le sourcil et congédia le Belge, réprimant son sourire habituel et sans lui donner la main. L'impératrice était entre temps entrée en toilette de promenade. Elle demanda d'une façon très superficielle des nouvelles de la santé des souverains du Mexique, exprima son regret à propos de la mort du roi Léopold et s'approcha ensuite de son mari, pour l'inviter à profiter du soleil brillant pour faire une petite promenade. Eloin comprit que l'impératrice ne voulait pas prolonger l'audience et se retira.

L'envoyé de Maximilien trouva le même accueil froid auprès des ministres Drouyn de Lhuys, Fould, Germiny, etc., plutôt disposés à abandonner le Mexique que de risquer la paix publique en France, vu l'état d'irritation dans le pays.

Le second émissaire Loysel ne fit que confirmer les tristes rapports de Paris. Ses lettres disaient à peu près la même chose sur la contrainte sous laquelle agissait le couple impérial français, mais conformément à son sentiment national, il s'exprimait autrement. Il fit remarquer qu'une lettre de l'impératrice Charlotte à l'impératrice Eugénie (1), disant que

(1) Dans la correspondance des deux impératrices, qui était entièrement à ma disposition, cette lettre manque; l'impératrice Charlotte

l'argent était là pour être dépensé, avait fait une mauvaise impression sur Leurs Majestés de France, parce qu'on en concluait qu'un contrôle consciencieux faisait défaut. En tous les cas, on était dans de sérieuses difficultés à cause du Mexique, et Maximilien devait le comprendre et non récriminer.

On était, à Paris surtout, dans cet état d'esprit parce qu'on voulait à tout prix éviter une guerre avec les États-Unis. Déjà se répandaient des bruits de préparation de guerre au delà du Rhin. Douze députés de la Chambre, entre autres Jules Favre et Pelletan, firent valoir qu'ils avaient prédit dès le commencement combien de difficultés l'entreprise du Mexique créerait et combien de sacrifices elle demanderait à la France. L'année précédente déjà on avait annoncé solennellement le retour des troupes. Les députés regrettaient les délais qui se produisaient et que l'armée française fût encore et toujours occupée à soutenir un trône étranger. L'opposition contre de telles manifestations ne se fit sentir que très vaguement.

Eloin eut une vive déception lorsque son nouveau roi, le frère de l'impératrice Charlotte, lui fit savoir qu'il ne désirait pas sa visite (1). Ceci était significatif. Tandis que Léopold I^{er} durant toute sa vie avait fait tout son possible pour soutenir ses enfants, qui luttèrent au Mexique avec des difficultés et des dangers de toute sorte, il n'en était rien maintenant. En Belgique également les Chambres étaient mécontentes du fait que des troupes belges participaient aux combats du Mexique, on n'y voulait non plus rien entendre de nouveaux sacrifices en fait de soldats et d'argent, pour ce pays lointain, et les rapports pessimistes des Belges qui vivaient au Mexique renforçaient encore cette opinion. Ici également le roi se soumettait à l'opinion publique du pays et il n'y avait donc plus rien à espérer de ce côté-là.

Eloin retourna donc de Bruxelles à Paris, sans avoir abouti à quelque chose. Il jugeait l'ambassadeur mexicain à Paris, Hidalgo, d'une façon très peu favorable. Loysel prétendait de même qu'étant donné que la presse tout entière était

l'avait remise à Mme Almonte en route pour Paris. Elle y répondait aux reproches de l'impératrice des Français à propos de la gérance des finances dans sa lettre du 30 novembre 1865.

(1) Eloin à l'empereur Maximilien, Paris, 13 avril 1866. Vienne, Archives de l'État.

défavorable, l'ambassade avait évidemment omis de l'influencer suffisamment. Eloin dit tout franchement que la position de Hidalgo était compromise. Maximilien n'avait pas besoin de ces nouvelles. Depuis longtemps déjà il observait Hidalgo avec méfiance, qui semblait surtout préoccupé de conserver sa position de préféré à la cour de France et prêt à lui sacrifier les intérêts du Mexique et de son souverain. Car s'il les avait soutenus énergiquement, comme c'eût été son devoir d'ambassadeur, il aurait pu craindre de se mettre, tout comme l'empereur Maximilien, en opposition avec Napoléon et Eugénie. Mais malgré tout il perdit à Paris un peu de son influence et de son prestige, car, plus leur résolution d'abandonner le Mexique mûrissait en eux, plus Napoléon et surtout l'impératrice s'éloignaient des Mexicains qui les avaient jadis persuadés d'entreprendre l'expédition.

L'empereur Maximilien s'était, comme nous l'avons dit, déjà décidé depuis longtemps de rappeler Hidalgo à Mexico pour lui demander des éclaircissements, mais sans avoir songé à lui enlever son poste. Il avait même eu l'intention de lui confier de là encore une mission secrète et très délicate pour l'impératrice Eugénie.

L'ambassadeur avait longtemps hésité avant d'entreprendre ce voyage, mais il dut quand même s'y résoudre. Il arriva à Mexico plein de crainte où il devint presque la risée des gens. Lorsque l'empereur l'invita une fois à l'accompagner dans une petite course à cheval dans les environs de la ville, il apparut armé jusqu'aux dents et fut saisi d'effroi en voyant qu'ils ne seraient accompagnés que d'un seul laquais. Maximilien se moqua de lui et profita de cette occasion pour faire écrire à Herzfeld à Vienne que ces frayeurs avaient évidemment leur origine dans les rapports de la presse européenne sur la situation au Mexique. Maximilien était surtout mécontent de l'attitude de la *Gazette de Trieste*, de la *Nouvelle presse libre* et de la *Gazette de Cologne*, et fit donner ordre à Herzfeld de dire comment on pourrait mettre fin à ces « inconvenances », à ces « tissus de mensonges, non seulement des plus bêtes, mais aussi des plus infâmes (1) ».

(1) Maximilien à Herzfeld, Cuernavaca, 4 février 1866. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

L'empereur voulait aussi gagner le *Times* et donna à l'ambassadeur mexicain à Londres, M. Duran, qui était le successeur d'Arrangoiz, l'ordre de faire le nécessaire. « Car, écrivait-il (1), il est d'une importance capitale de gagner le *Times*, coûte que coûte. Il semble presque ridicule de le dire, mais c'est un fait politique, que celui qui est avec ce journal est aussi avec l'opinion publique en Angleterre. Chaque vrai fils de John Bull lit, le matin au déjeuner, son *Times*, accepte les vues de ce journal et croit alors durant toute la journée être un grand politicien. »

Maximilien avait en vue l'organisation d'une direction grand style de la presse européenne concernant le Mexique. Pour la presse des pays de l'ouest de l'Europe, Paris devait en être le centre, pour ceux de langue allemande, Vienne. Argent et distinctions devaient être les moyens avec lesquels on travaillerait. Tous les communiqués devaient se faire dans l'esprit moderne et démocratique du gouvernement du Mexique. On avait surtout en vue d'en finir avec cette manière d'agir de la presse européenne et celle d'Autriche en particulier qui, aux yeux de Maximilien, était pire que celle de l'Union (2).

Par ses ordres à Herzfeld, Maximilien voulait faire représenter en Europe la situation au Mexique comme moins dangereuse qu'elle ne l'était en réalité. Car les craintes de Hidalgo n'étaient pas tout à fait dénuées de fondement. Le manque de sûreté était de fait très grand. On en eut bientôt une preuve éclatante lorsque la députation belge, qui avait notifié la venue au trône de Léopold II, à son retour de Mexico, fut assaillie, à seize lieues de la capitale, dans les forêts de Rio frio près de Puebla. Un jeune officier belge, le baron Huart, favori et premier adjutant du comte de Flandres, fut tué et d'autres blessés. Maximilien, en apprenant cette nouvelle, se rendit de suite avec son médecin à Rio frio pour rétablir l'ordre et soigner les blessés. Mais on ne put pas effacer l'impression fâcheuse de cette affaire en Europe.

Maximilien eut de Hidalgo la plus mauvaise impression pendant son séjour au Mexique. Les derniers rapports de

(1) Maximilien au ministre Duran, Cuernavaca, 16 mars 1866. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

(2) Maximilien à Herzfeld, 4 février 1866. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

Paris et la lettre énergique de Napoléon avaient démontré suffisamment que Hidalgo avait ou bien mal compris la situation ou, ce qui semblait probable, qu'il avait intentionnellement mal informé son gouvernement (1), le conduisant par là sur une mauvaise route. L'empereur se décida donc à rappeler Hidalgo de son poste d'ambassadeur, car il était, comme il l'écrivit à Napoléon (2), « ...mécontent d'apprendre qu'il ne Vous avait pas suffisamment communiqué mes désirs, et je Vous envoie à sa place un ancien et fidèle ami, le général Almonte, tout ce qu'il y a de mieux au Mexique ».

Pour adoucir ce coup pour Hidalgo, Maximilien le nomma conseiller d'État et se réserva de lui donner, après un certain temps, un poste diplomatique moins important. Dès que Hidalgo eut reçu le décret qui le faisait rester au Mexique, il fut saisi d'une crainte terrible. Compromis comme il l'était, persuadé que l'empire pour lequel il avait si passionnément pris fait et cause, était voué au péril, dès lors que Napoléon l'abandonnait, il voyait clairement sa propre fin à lui. Sans réfléchir un instant, sans prendre congé de personne, il disparut pendant la nuit de Mexico et se mit en route pour l'Europe. A Paris Hidalgo alla de Drouyn de Lhuys à Fould et même une fois chez Napoléon pour se faire certifier, par écrit, qu'on avait partout été content de lui. Ensuite il envoya ces écrits à l'impératrice Charlotte (3) en lui disant combien il était blessé et comme on avait induit en erreur l'empereur et elle sur son compte. Le Mexicain ne pensait pas qu'il prouvait par là uniquement quels mauvais services il avait rendus à sa patrie et à Maximilien ; car si un diplomate jouit de la préférence d'une puissance étrangère, on peut parier neuf fois sur dix qu'il ne sauvegarde pas bien les intérêts de son pays. Dans la suite, Hidalgo, plein de rancune, se retira à Paris. Son rôle malheureux était fini et il observa maintenant de loin et en sûreté l'effondrement de l'édifice à l'édification duquel il avait eu une si grande part.

(1) Empereur Maximilien à Barandiaran, 15 mars 1866, et à Gutierrez, datée du même jour. Vienne, Archives de l'État.

(2) Empereur Maximilien à Napoléon III, 3 avril 1866. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

(3) Hidalgo à l'impératrice Charlotte, Paris, 30 mai 1866. Vienne, Archives de l'État.

L'ambassadeur français, Dano, voyait la situation du Mexique telle qu'elle était, et ses rapports à Paris en faisaient preuve. Il disait que la plus grande partie du territoire était entre les mains des insurgés, que les dépenses de l'État étaient bien plus élevées que les recettes, que l'avenir était plus que sombre et que, le cas échéant, il fallait à tout prix emmener Maximilien lors du départ des troupes, car, on pouvait dire ce que l'on voulait, la France était responsable de la sûreté de l'empereur (1).

Bazaine n'était pas si franc. Lorsqu'il reçut la lettre de Napoléon, il comprit que sa mission militaire au Mexique pouvait être regardée comme terminée et qu'il n'avait plus rien à faire que de rassembler ses troupes pour la retraite. Tout ce qui se passait à présent pouvait être mis sur le compte de l'ordre d'évacuation ou sur celui des troupes mexicaines qui devaient remplacer les troupes françaises. Dans sa réponse à Napoléon (2), le maréchal représentait la situation, dans le cas où les États-Unis observeraient la neutralité, comme étant « aussi favorable que possible » et énumérait les forces armées qui restaient à l'empereur Maximilien après le départ des Français, nombre largement suffisant pour assurer la durée de l'empire ». Ensuite il donna à Saillard une lettre dans laquelle il recommandait à Napoléon d'agir tranquillement sans être de concert avec Maximilien, « dont la mauvaise volonté et les plaintes injustes pouvaient presque être appelées de l'ingratitude ». Bazaine avait appris que le couple impérial du Mexique travaillait presque ouvertement à Paris pour obtenir son rappel et il laissa donc aussi de son côté tomber tous les égards. Le maréchal proposa à Napoléon de faire partir les troupes en trois étapes, la première en novembre 1866, la seconde en mars 1867 et la troisième en décembre 1867. Avec la première il voulait partir lui-même et remettre en même temps le commandement à Douay. Ceci irait très bien, rapportait-il, car au point de vue militaire le pays était aussi pacifié qu'il l'avait jamais été.

Ceci était un véritable mensonge, car au nord, à l'ouest et

(1) Dano à Drouyn de Lhuys, 28 février 1866, reproduite dans OLLIVIER, VII, p. 554.

(2) Bazaine à Napoléon III, 26 février 1866, reproduite dans OLLIVIER, VII, p. 555, et 1^{er} mars 1866, *ibidem*, VII, p. 557.

au sud du pays il y avait des détachements de troupes juaristes assez considérables, de vastes territoires n'étaient pas ou plus soumis à l'empereur et même les environs immédiats de la capitale n'étaient plus sûrs. Mais Bazaine voulait cacher cela. Pour la situation présente il était encore responsable, pour tout ce qui se passerait après ce serait l'affaire de Douay d'abord, son rival, et ensuite de Maximilien. Plus la situation actuelle était représentée sous un jour favorable, plus l'incapacité de ses successeurs devenait évidente. Ainsi pensait Bazaine lorsqu'il entreprit d'exécuter les ordres de son souverain jusque dans les plus petits détails, sans songer aux suites que sa conduite aurait pour le pays.

Maximilien avait traité le baron Saillard, qui lui avait apporté la décision de Napoléon, avec beaucoup de froideur. C'est tout juste s'il le reçut pendant quelques instants. Il refusa tout entretien détaillé et tout rapprochement avec le Français et ne le présenta pas à l'impératrice. La suite en fut que Saillard partit pour Paris très offensé et augmenta encore le nombre des ennemis de Maximilien. En même temps que lui, le comte Bombelles était revenu d'Europe au Mexique. Il y avait été envoyé pour essayer d'éclaircir la question du traité de famille (1), ainsi que pour tranquilliser les parents et amis de Maximilien, déjà remplis de craintes sérieuses, et pour leur assurer de nouveau que lui et son épouse se sentaient très bien sur le nouveau continent et qu'à aucun prix ils ne failliraient à leurs devoirs sacrés. Bombelles n'obtint pas beaucoup et rapporta seulement une lettre de la mère de l'empereur, l'archiduchesse Sophie, quelque peu tranquillisée. Maximilien avait profité de l'occasion pour prier l'empereur François-Joseph de lui laisser les objets des collections impériales qui avaient jadis appartenu à l'empereur aztèque Montezuma. L'empereur François-Joseph refusa de donner un manuscrit en hiéroglyphes aztèques, qui se trouvait à la bibliothèque de la cour à Vienne, mais il remit à Bombelles le bouclier de Montezuma et l'original d'un rapport de Cortez à Charles-Quint sur la conquête du Mexique.

Maximilien remercia son frère en termes très cordiaux pour

(1) Empereur Maximilien à Velasquez de León, 10 mars 1866. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

le don de ces choses précieuses et si intéressantes pour le Mexique. Il montra aussi, par sa lettre, qu'il ne se doutait nullement des dangers qui menaçaient l'Autriche au commencement de l'année 1866 et qu'il essayait toujours de tromper son frère sur la vraie situation au Mexique. « Avec un vrai plaisir et très touché, écrivait-il, je suis l'évolution heureuse de ma patrie et je te félicite de tout cœur d'avoir brisé avec patience et sagesse l'influence prépondérante des Allemands et donné à toutes les nations le même droit. Ceci me semble une pensée très heureuse et que Dieu récompensera. Cette politique était la force de Marie-Thérèse, le seul souverain duquel les peuples d'Autriche bénissent encore et toujours le souvenir. Depuis que ces changements se sont produits en Autriche, je lis toutes les nouvelles qui me viennent de la patrie avec une vraie passion. J'ai été très content que Charlie (comte Bombelles) ait pu te parler de la situation ici en toute franchise. Nos affaires avancent lentement mais sûrement et ce qui me console surtout c'est que nos troupes indigènes se forment et se battent comme des lions. Les relations avec nos voisins commencent aussi à se débrouiller, avec fermeté et conséquence on pourra obtenir d'eux bien des choses (1). »

Cette lettre n'était pas franche. C'est ce que prouve une autre lettre, écrite deux jours plus tôt à l'archiduc Charles-Louis (2), qui parle de la mission de Charlie Bombelles « qui n'avait pas apporté de bonnes nouvelles ». En effet, on n'avait pas cédé à Vienne dans la question du traité de famille et Maximilien en fut douloureusement affecté. « Je ne puis nier, écrivait-il à son frère cadet, que je regrette la réponse qu'il a rapportée, car, malgré mes amères expériences à mon départ de la patrie, je suis encore toujours attaché aux miens et il était dans mon intention (peut-être fausse) de rendre le bien pour le mal. »

« J'accepte la déception comme une épreuve du ciel qui me sera utile et je souhaite seulement de tout cœur que le temps des déceptions n'arrive jamais pour les autres. Je suis habitué à cela : les miens ne m'ont jamais compris et ils ne peuvent

(1) Empereur Maximilien à l'empereur François-Joseph, Chapultepec, 25 février 1866. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

(2) Empereur Maximilien à l'archiduc Charles-Louis, 23 février 1866. Vienne, Archives de l'État.